

passer, et nous-mêmes, transportés dans un monde supérieur, nous chantions en défilant devant ces reliques l'éternel *Te Deum* de l'humanité. Sous ces voûtes encore chaudes du souffle de Dieu, devant ces pierres où, dans un langage incorrect mais sublime, les *fossores* romains avaient écrit leur foi en l'immortalité, au milieu de si glorieux souvenirs, on se sentait fier d'être les descendants de la lignée de saints qui dormaient là le sommeil de la gloire, les continueurs de leurs vertus et les héritiers de leurs triomphes. Ici je suis humilié, honteux, exaspéré, car j'y vois l'homme au-dessous de la bête. A la catacombe chrétienne, il est au-dessus des tyrans et tout près de Dieu. Dormez, Apis vénérables, avec toutes les idoles du passé. Le christianisme a réhabilité l'homme en faisant briller la lumière. A lui seul la vie, l'avenir et la gloire. Vous étiez la religion de l'abaissement, et l'homme est fait pour la grandeur; vous étiez la matière, il lui faut le règne de l'esprit; vous faisiez des esclaves, et il est né pour la liberté.

A côté de cette folie qui adore les bêtes, la vanité puérile qui se complait en elle-même. Voulez-vous voir l'homme mettant tout son bonheur à contempler dans la mort l'image des biens qui furent le charme de sa vie, sans trouver rien à dire de l'âme, de la vertu, de l'éternité? Ce n'est pas loin. Arrivons jusqu'au tombeau de Tih. Il n'y a qu'à retourner sur nos pas vers l'est, en laissant la maison de Mariette-Bey au sud. Les sables sont encore ici à la hauteur des murailles extérieures du mastaba,

et c'est par un travail quotidien qu'on les empêche d'en envahir l'intérieur. Sur deux larges piliers de l'entrée, nous lisons le nom et l'histoire de ce bon propriétaire appelé Tih. Il était prêtre, et, parti d'une condition obscure, il avait exercé de hautes fonctions sous les rois Raenouser et Kaka, de la 7^e dynastie. Ceci remonte à cinq mille ans au moins. Aucun bonheur ne lui avait manqué, pas même une excellente femme, Nefer-Hotep, fleur de bonté et de beauté. Ses deux fils, Tih et Thamuz, étaient alliés par leur mère à la famille royale. Il arriva jusqu'à la plus extrême et plus heureuse vieillesse. On comprend qu'il ait eu le temps et le souci de faire soigneusement décorer son éternelle demeure.

La cour avec péristyle où nous entrons est ornée de scènes fort intéressantes, parce qu'elles nous révèlent les usages et les conditions de la vie domestique il y a cinquante siècles. Le monde n'est pas tant changé qu'on pourrait le croire. Des monceaux de sable, soulevé par le khamsin d'hier, ont obstrué, en dedans autant qu'en dehors, la porte du passage qui conduit à la chambre funéraire. Tandis que les Arabes s'épuisent à déblayer l'entrée, étudions à l'aise ce que Tih a fait si soigneusement graver sur ces murs enduits de stuc. A droite, c'est lui-même avec sa femme et ses enfants. Il surveille les travaux de sa ferme et surtout l'éducation de ses volailles, que l'on gorge soigneusement avec des boules de farine. Les détails d'une maison de campagne avec toitures soutenues par de jolies colonnettes sculptées, étang

où des oiseaux se baignent, prairies où paissent des bestiaux, sont très curieux. Sur le Nil, des barques portent les revenus de sa ferme. A gauche, ce sont ses propres statues que d'autres barques acheminent vers le désert, pour aller orner le mastaba où nous sommes. Des bœufs font partie du cortège. Ils serviront aux sacrifices des funérailles.

Enfin la porte est ouverte, et nous pénétrons dans un passage étroit où des représentations analogues se continuent. Des femmes portent des fruits, de l'huile et des parfums. Des hommes traînent des statues enfermées dans de petits temples de bois. La chambre qui s'ouvre à droite fut sans doute celle de Nefer-Hotep. Elle est ornée de scènes d'offrande. Mais c'est à décorer le bel appartement de Tih que les artistes ont déployé tout leur talent. On y arrive en allant droit devant soi. Il y a là une vraie profusion d'incidents de tout genre, et il faudrait de longues heures pour les étudier tous. Tih fait la chasse aux oiseaux. Des hippopotames se battent avec des crocodiles. Les serviteurs veulent les prendre, et l'hippopotame est déjà atteint par une sorte de harpon. Tih surveille ses hommes à la pêche. Des vaches traversent un gué, des brebis paissent dans la prairie, des bœufs labourent, et tous les détails des semailles ou de la moisson s'ensuivent, très exactement représentés. Des charpentiers préparent les bois d'une maison, d'autres construisent des barques. Que sais-je? Mais assez de cette exhibition matérialiste dans un tombeau, prêtre Tih.

De tes vertus, de ton âme, de tes espérances futures, quoi? Rien, rien, rien. Et l'on me vantera les doctrines spiritualistes de l'ancienne Égypte! Allons donc. Tout ce que ce pontife, ce lettré, ce fonctionnaire royal a rêvé pour l'éternel bonheur de son *ka*, le dédoublement de lui-même, c'est le voisinage de quelques femmes qui représentent ses terres et lui apportent des dons funéraires : pain, vin, volailles, fruits! Son ombre se nourrit ainsi d'images et d'ombre! Ses aspirations supérieures trouvent leur pleine satisfaction à voir arracher le lin, couper les moissons, transporter à dos d'âne les belles gerbes, les mettre en meule; à admirer les bêtes à l'étable, à la basse-cour ou dans les prairies, à se rappeler ses exploits de chasseur, à regarder le bateau et le canal qui l'ont conduit au tombeau! Vraiment ce n'est pas beaucoup dire, et il n'a jamais senti qu'il avait une âme, l'homme à qui cela a suffi. Oui, en le regardant une dernière fois sur sa barque, avec sa femme, qui lui délie la chaussure, et son fils, qui étend une main hardie vers le bâton du commandement porté par son père, tandis que de l'autre il tient un oison, pour faire entendre sans doute dans quelles dispositions, lui aussi, s'apprête à jouir de la vie, je me dis que définitivement ces bons bourgeois étaient aussi loin de soupçonner la grandeur morale de l'homme que sa destinée éternelle. Oui, ils ont vécu sans mérite pour l'en-deçà et sans vues sérieuses sur l'au-delà. Plaignons-les et ne les louons plus.

Et cette théorie, il faudrait la refaire sur chaque tombe. Au linteau de la porte, ou sur la stèle propitiatoire, on lit invariablement l'invocation à Anubis, le dieu-chacal, gardien des tombeaux : « Qu'il accorde à celui qui occupera cette sépulture les rites funèbres après une longue vie; qu'il lui soit favorable dans son voyage au delà de la tombe; qu'il lui assure à jamais les offrandes usitées : pain, viandes, vin, huile, etc., aux anniversaires de sa mort. » Le Livre des Morts est plus spiritualiste que tout cela, mais il ne faut pas oublier qu'il a été largement revu et augmenté au temps des Ptolémées, en sorte que sur cent soixante-cinq chapitres que renferme la copie de Turin, il est difficile de discerner ce qui appartient à la vieille Égypte de ce qui demeure tout simplement l'œuvre de la philosophie grecque. Lorsque l'engouement pour les vieux Égyptiens et leurs sottises théoriques religieuses sera passé, quelqu'un pourra faire ce triage. Le lot de l'Égypte en fait de spiritualisme et d'idées saines sur la divinité demeurera fort mince. Tout ce que je vois ici m'en donne la certitude. Quoi qu'en disent nos égyptologues enthousiastes, j'aime mieux en croire mes yeux que les traductions fantaisistes des hiéroglyphes où ils trouvent autant de spiritualisme que dans Platon, et autant de belle morale que dans l'Évangile. Il est une heure. Notre thermomètre marque trente-deux degrés. Allons dîner et nous reposer un instant.

A trois heures nous sommes en selle. Le tom-

beau de Phtah-Hotep est sur notre chemin de retour. On le visite. C'est toujours le même genre de scènes réalistes gravées sur les murs. Une seule paraît assez nouvelle. Je la note en passant. C'est Phtah-Hotep assis, et regardant défilier devant lui une procession de serviteurs qui portent les offrandes mortuaires. Des prêtres ouvrent la marche en chantant des hymnes sacrés, tandis que les amis du mort entassent sur une table les mets qui doivent le nourrir.

Nos ânes reprennent leur marche alerte et fière à travers une interminable série de monticules qui s'étendent dans la direction du sud. Sous leurs pas roulent des débris de lampes, des scarabées, des légumes pétrifiés. J'en ramasse quelques-uns. Il n'y aurait pas à creuser beaucoup pour trouver peut-être des momies couvertes de bijoux, d'inscriptions, de panégyriques exagérés. Mais, quand nous les aurions tirées de terre, que saurions-nous de plus? L'histoire vaniteuse de quelques particuliers, scribes, prêtres, rois sans importance, femmes inconnues qui peuvent continuer à dormir leur sommeil sous le brûlant linceul de sable, sans détriment pour l'humanité. Je donne à peine un coup d'œil à la pyramide tronquée d'Ounas ou Obnos, dernier prince de la v^e dynastie. Les Arabes l'appellent le trône de Pharaon, et supposent que les rois s'y asseyaient pour rendre la justice. Retournons vers la plaine de Memphis. Mon âme est triste de tout ce qu'elle a vu aujourd'hui. Cette vieille civilisation égyptienne est tout simplement

l'histoire de l'humanité dégradée; sa religion fut un fétichisme grossier, et sa morale l'égoïsme qui fait les jouisseurs.

J'éprouve le besoin de m'arrêter sous ces palmiers de Mitrahineh pour lire dans ma Bible l'histoire d'un autre monde. Un peu de *sursum corda*. Memphis fut peut-être la ville où Joseph devint le grand ministre d'un Pharaon. A l'ombre d'arbres comme ceux-ci, un jour les enfants de Jacob s'arrêtèrent avec leurs ânes pour camper. Ils arrivaient de Canaan, pressés par la famine et conduits par la Providence, qui voulait leur révéler les secrets de son jeu éternel, à travers la malice des uns et la vertu des autres. Il lui plaisait de les faire sauver par le frère même qu'ils avaient voulu perdre. C'est de blé, en tout pareil à celui qui mûrit dans ces champs, que l'on remplit les sacs des fils de Jacob, en y joignant discrètement l'argent qu'ils avaient apporté. C'est dans un de ces palais couchés sous terre que Joseph retint Siméon prisonnier, qu'on lui amena Benjamin, et qu'enfin, élevant la voix et remplissant sa demeure d'une émotion trop longtemps contenue, il s'écria : « Je suis Joseph! mon père vit-il encore? » et couvrit ses frères de ses larmes et de son pardon. Ah! comme on sent dans ces pages, que j'arrose moi-même de larmes, un souffle supérieur, et que c'est là l'histoire de la belle et grande humanité! Comme tout y est, non pas seulement naturel, simple, exquis de sentiment et de fraîcheur, mais vie et esprit!

Comme l'idée de Dieu, et du Dieu véritable, de la justice, de la morale, de la vertu, éclate partout complète, splendide, rayonnante! Rien ne saurait primer le devoir de l'homme envers Dieu. Jacob a longtemps pleuré son fils Joseph, et il tressaille à la pensée de l'embrasser avant de mourir. Mais au moment de descendre en Égypte, il veut être certain que sa famille ne cessera pas d'être le peuple de Dieu, et que Jéhovah l'accompagnera et la retirera plus tard de ce milieu dangereux. C'est au puits du Serment, après un sacrifice, que le vieux patriarche fait son pacte avec l'Éternel. Le nomade pasteur est appelé lui aussi à apprécier la vie devant Pharaon qui l'interroge. Quelles espérances différentes de celle de Tih, Phtah-Hotep et les autres, il nous laisse entrevoir au terme de son pèlerinage, dont les jours ont été courts et mauvais! Fermons le Livre; entre la boue et la lumière la comparaison devient injurieuse. Nous regagnons la station de Bedreschayn pour arriver au Caire vers sept heures du soir. Préparons-nous à partir demain.

Du Caire à Zagazig, mardi 6 mars.

Ce matin nous avons pris congé des bons Frères. Le consul français venait visiter leur école, c'était pour nous une excellente occasion de payer publiquement à nos hôtes le tribut d'éloges qu'ils méritent par leur intelligent dévouement à la cause de l'Église, de la France et de l'humanité. Je l'ai fait en

demandant à parler devant un auditoire aussi enthousiaste que nombreux. Après quoi nous avons trouvé juste le temps de prendre le train qui nous ramène vers le nord de l'Égypte. Selon moi, c'est aux sites les plus intéressants que nous allons. Je parle uniquement au point de vue biblique. Sans doute les plus célèbres ne sont pas définitivement fixés, mais c'est dans le Delta qu'il faut les chercher et non ailleurs. Voilà pourquoi si je trouvais peu d'intérêt à remonter le Nil, j'en trouve beaucoup à parcourir les lieux où fut la terre de Gessen.

Le Mont des Juifs, Tel-el-Yaoudeh, que nous atteignons en moins d'une heure, est peut-être un point important pour la topologie biblique. Son identification avec Onion, cette ville juive où, d'après Josèphe, Onias, fils du grand prêtre de ce nom, édifia un temple au Dieu d'Israël, n'est pas suffisante pour expliquer tout ce que des fouilles récentes ont révélé ici. L'empreinte de Ramsès II est sur ces ruines. Il faut leur trouver une toute autre antiquité. Sous ces monceaux de briques pulvérisées on a découvert les restes d'une vaste salle pavée d'albâtre. Elle avait été ornée de colonnes à chapiteaux incrustés de jolies mosaïques, encore très fraîches de couleur. On y voyait deux piédestaux de granit rouge. Sur des briques cuites était imprimé le cartouche de Ramsès II. Malheureusement, lorsqu'en 1870 l'attention des savants fut appelée sur cette trouvaille, des fellahs, occupés à enlever la terre de briques mêlée de nitre qui était entassée ici, saccageaient depuis longtemps

tout ce qui tombait sous leur pioche et vendaient les antiquités qu'ils avaient déterrées. Des travaux subséquents ont mis à jour une sorte de baignoire et un large bassin pavé encore d'albâtre. Sur une grande pierre et parfaitement dessiné on peut voir Ramsès II assis. Un homme et une femme lui offrent une sorte d'arbre en éventail avec le *tau*, symbole de la vie. La femme tient une tige de papyrus. Ramsès porte à sa main droite un lotus. Pourquoi ne serions-nous pas ici sur une des villes de la terre de Gessen, celle même qui avait nom Ramsès et que le roi s'était plu à embellir ? Qu'est-ce que cet homme et cette femme, faisant hommage au Pharaon de la vie qu'ils lui présentent sous un symbole, sinon la ville reconnaissant ce qu'elle doit à son fondateur ? C'est une simple question que je me pose. La présence de ces souvenirs de Ramsès II n'est pas plus décisive ici qu'ailleurs. Mais pourquoi le serait-elle plus ailleurs qu'ici ? Inutile de dire que le récit biblique s'accommoderait parfaitement de cette identification.

Lorsque, près de deux siècles avant l'ère chrétienne, Onias, fuyant avec beaucoup d'autres Juifs la colère d'Antiochus, demanda à Ptolémée Philométor de lui laisser bâtir un temple à Jéhovah, il eut soin de lui observer que le lieu choisi était couvert de ruines, de restes d'animaux sacrés et de vieux souvenirs. Personne n'en revendiquait la propriété, parce qu'un glorieux passé en faisait le domaine de tout le monde. On devait y trouver, au-

tour d'une antique citadelle en ruines, d'immenses matériaux pour bâtir.

Le Juif rusé n'ajoutait pas sans doute qu'il avait jeté son dévolu sur ce site délaissé, parce qu'il avait été jadis l'une des villes des enfants d'Israël. Mais tout porte à croire qu'une vieille tradition avait dirigé son choix. Le Ptolémée de l'époque ne fut pas dupe de ses intentions. Il se contenta toutefois de s'étonner que le Dieu des Juifs acceptât un asile en un lieu si impur. Avant tout, il voulait s'attacher les Juifs et être désagréable aux Séleucides. Le temple fut donc bâti avec les vieux matériaux qui étaient sur place. De là ces pierres que l'on trouve enchâssées dans les murs avec des hiéroglyphes effacés ou couverts de plâtre. A près de quatorze siècles d'intervalle, les fils d'Israël vécurent peut-être en hommes libres aux lieux mêmes où leurs ancêtres avaient gémi sous la verge du Pharaon.

On sait comment autour du temple, bâti par Onias en forme de citadelle et entouré par un mur de briques cuites, une très nombreuse colonie juive se groupa rapidement. Les ouvriers s'y organisèrent en corporations, selon leurs métiers divers. C'est par les Juifs d'Onion et Mithridate que Jules César fut secouru lors de la révolte d'Alexandrie. Nous savons que jusqu'à Vespasien cette colonie fut très florissante. Quiconque était persécuté en Judée pouvait venir chercher ici un asile sûr, du travail et du pain. C'est ce qui rend probable le séjour de la sainte Famille dans le nôme d'Hélio-

polis. Onion était, d'après Josèphe, à cent quatre-vingts stades de Memphis. Nous sommes à peu près à cette distance des ruines que nous avons visitées hier.

A Zagazig nous descendons chez les Pères des Missions africaines de Lyon, jeunes et modestes héros qui se vouent à l'évangélisation des nègres, dans les pays les plus malsains de l'Afrique méridionale. La moyenne de leur vie, dans ces terribles contrées, est de deux à trois ans. On y arrive pour mourir, et cependant leurs missions s'y développent sans cesse, parce que là où un brave tombe, d'autres accourent pour le remplacer. Les supérieurs ont voulu établir en Égypte quelques maisons où cette belle jeunesse pût s'acclimater un peu avec les fièvres des pays chauds. Tous ceux que j'ai vus ici n'ont qu'un désir, c'est d'aller *là-bas* et *au plus tôt*. Rien ne nous a plus vivement intéressés que les récits du P. Devoucoux sur les incidents de la vie apostolique à la Côte des Nègres. Il raconte les traits de courage les plus étonnants, sans paraître soupçonner qu'ils sont héroïques. *Violenti rapiunt illud!* Oui, ils sont bien, ceux-ci, sur le chemin du ciel. D'excellentes religieuses, vouées à la même œuvre, sont établies à côté d'eux. Tout en faisant ainsi le stage de la fièvre et des grands combats, les uns et les autres élèvent des enfants de toute nationalité et de toute religion. Les sœurs ont un dispensaire. On y soigne près de cent malades par jour.

Zagazig, mercredi 7 mars.

Nous sommes ici à deux kilomètres des célèbres ruines de Bubaste, où M. Naville dirige actuellement des fouilles intéressantes. Ce vaillant pionnier de la science sait que nous passons, et il a la bonté de nous attendre pour nous faire les honneurs de ses découvertes. Nos ânes sont déjà prêts. L'excellent P. Wellinger, un élève de M. Vigouroux, veut nous conduire lui-même aux buttes de Tell-el-Bastah. Là est ensevelie une des vieilles villes de l'Égypte.

Bubaste, Pibeseth de la Bible, Poubaste en copte, tirait son nom de la déesse qu'elle honorerait plus spécialement, Bast ou Pascht, dite aussi Sekket, à la tête de chat, portant le disque entouré d'un aspic. Sa fondation remonte à une très haute date, et dès la XIX^e dynastie Ramsès II écrivait son nom sur ses monuments. Mais c'est à l'un de ses citoyens, Shesonk, le Sésac de l'Écriture, qu'elle dut sa plus haute prospérité. Les aïeux de celui-ci, Sémites établis aux environs de Bubaste depuis la XXV^e dynastie, préparèrent par leur travail, leur intelligence et des alliances princières l'avènement au trône de leur petit-fils. Shesonk était audacieux et vaillant, il réunit l'Égypte entière sous son sceptre. Si la puissance de Salomon l'empêcha de rien entreprendre contre la Palestine, du moins se ménagea-t-il une occasion d'intervenir

plus tard dans les affaires de ce pays, en offrant chez lui un asile aux mécontents, tels que Hadad l'Iduméen et Jéroboam. C'est en Égypte que celui-ci prit goût à l'adoration des idoles et surtout du veau d'or. Il rentra en Palestine pour devenir roi d'Israël après la division en deux parts de l'héritage de Salomon, et Sésac monta contre Jérusalem. C'est alors que ce Pharaon emporta les trésors de la maison de Jéhovah et de celle du roi, sans rien laisser ¹. De telle sorte que les richesses de David et de son fils servirent à embellir Bubaste, dont Sésac avait fait sa capitale. Hérodote nous dit que cette ville, même après que d'autres rois eurent dirigé le mouvement commercial vers Saïs et l'Occident du Delta, excitait encore l'admiration des voyageurs. Il nous en a soigneusement décrit quelques parties, et c'est son livre à la main que M. Naville exécute ses fouilles.

S'il est vrai, comme le dit l'historien grec ², que quand la peine de mort fut supprimée en Égypte, les coupables durent expier leurs crimes en relevant le terrain autour des villes où ils étaient nés, nous pouvons présumer que la population de Bubaste ne manqua pas de scélérats. Nos montures soufflent pour escalader ces hauteurs que des bras criminels ont élevées et qui furent l'assiette de l'ancienne ville. Arrivés au sommet, nous avons à nos pieds, et comme au milieu d'une enceinte cir-

¹ III Rois, xiv, 25-26.

² Hist., II, 137.

culaire, les immenses ruines que la pioche des travailleurs a récemment dégagées.

Trois tentes blanches nous indiquent le point où M. Naville et ses amis se sont établis. Nous nous dirigeons de ce côté, mais, du milieu des ouvriers qu'il surveille lui-même, le célèbre égyptologue nous a aperçus, et gracieusement il vient au-devant de nous. En quelques mots il nous rappelle, d'après Hérodote, la topographie du temple de Baste ou Pascht. L'édifice sacré était au centre de la ville, mais tellement dominé par elle, qu'il suffisait de faire le tour intérieur de la cité pour le voir sous tous ses aspects. Il pouvait mesurer cent quatre-vingts mètres en tout sens. Vers l'entrée s'étendait une avenue de deux cents mètres de long et de quatre plèthres (cent vingt mètres) de large. Elle était pavée et plantée de très beaux arbres sur ses bords. Après avoir traversé le marché dans la direction de l'orient, elle conduisait au temple de Mercure. Comme tous les temples égyptiens, celui de Baste était entouré d'un mur de clôture orné d'images probablement hiéroglyphiques. Dans le *téménos*, c'est-à-dire entre le temple et le mur, se trouvaient des bosquets délicieux. Le propylône, haut de vingt mètres, était orné de six statues colossales de trois mètres chacune. Enfin deux canaux agréablement ombragés amenaient au temple les eaux du Nil, et transformaient toute cette belle enceinte en une riante presqu'île ¹.

¹ Hérodote, *Hist.*, II, 138.